

Utopies, dystopies et contre-utopies autour de l'homme et la machine

Par Cédric Perrin

« La proximité du soleil bientôt
ramollit la cire parfumée qui servait à lier les plumes.
La cire avait fondu ; Icare secoua ses bras dépouillés
et, privé de ses ailes pour ramer, il n'eut plus prise sur l'air,
puis sa bouche qui criait le nom de son père
fut engloutie dans la mer azurée, qui tira de lui son nom »
Ovide, *Métamorphoses*, Livre VIII, vers 225-230.

Le 6 février dernier, alors que les salariés de sa société faisait décoller de Floride la fusée Falcon Heavy, l'entrepreneur américain Elon Musk rappelait son ambition d'envoyer les premiers touristes spatiaux contourner la Lune avant la fin de l'année ; première étape avant une colonisation de Mars annoncée pour 2024. Cet exploit technologique fut au moins tout autant, sinon davantage, une opération de communication rondement menée qui permettait au patron de Space X et de Tesla d'entretenir sa réputation de « visionnaire » et de s'inscrire du même élan dans la lignée des utopies futuristes.

Depuis qu'au milieu du XVIII^e siècle Julien Offray de la Mettrie comparait le corps humain à une machine¹ alors que les prémisses de l'industrialisation encourageait le progrès technique et l'invention de nouvelles machines, jusqu'à la floraison actuelle d'écrits sur l'homme augmenté et le transhumanisme (qui ne seront pas abordés ici²), les rapports de l'homme à la machine ont suscité bien des commentaires. Ils ont nourri bien des peurs et des espoirs. Le futur fantasmé en paradis technologique par les uns et en enfer par les autres a ainsi donné naissance à son lot d'utopies et de dystopies, mais aussi de contre-utopies chez ceux qui ont voulu opposer à cet avenir annoncé de désordre et de servitudes un passé idéalisé et mythifié de sociétés sans machine. Ces horizons possibles ont abondamment inspiré la littérature et le cinéma, notamment - mais non exclusivement - le genre naissant au XX^e siècle de la science-fiction. A cet égard, l'univers dystopique des romans de Philip K. Dick a de nombreuses fois été repris par des réalisateurs, ceux de *Blade runner* ou *Total Recall* par exemple. Economistes, ingénieurs, hommes politiques ou religieux se sont également emparés du sujet et de ses enjeux. Car, en effet, bien qu'elles se parent volontiers des habits de la neutralité, les narrations sur les révolutions - industrielles au XIX^e siècle, du numérique aujourd'hui - sont bien des discours politiques³. Elles portent des conceptions de la société autour desquelles libéraux, socialistes, conservateurs ou réactionnaires se sont affrontés. La portée essentielle, ou existentielle,

¹ Julien Offray de la Mettrie, *L'Homme-Machine*, Leyde, 1748.

² Voir le dossier coordonné par Olivier Dard, Claude Didry, Camille Dupuy, Florent Le Bot et Cédric Perrin, « L'homme-machine (2). L'homme-augmenté », *L'Homme et la Société*, n° 207, à paraître.

³ Voir, par exemple, François Jarrige, « Révolutions industrielles : histoire d'un mythe », *Revue Projet*, n° 349, 2015, p. 14-21.

c'est selon, du débat n'a pas échappé à tout ceux pour qui, loin d'être neutre, la technique questionne la place de l'homme dans le monde. L'ambition de cette brève synthèse est de remettre en perspective historique les discours et commentaires technophiles et technophobes autour de l'homme et la machine⁴. Comme il ne saurait être question d'en réaliser un panorama exhaustif dans ces quelques pages, on privilégiera quelques auteurs *a priori* moins connus mais dont les lectures ont fait l'objet de travaux récents⁵.

L'homme et la machine : rêves d'ingénieurs, cauchemars ouvriers

Avec l'industrialisation de l'économie européenne au XIX^e siècle, la confiance dans les machines et la critique du machinisme se développent en parallèles, se croisent, s'entremêlent et se répondent. La figure nouvelle de « l'ouvrier-machine », par exemple, suscite des usages contradictoires parmi les économistes comme parmi les artisans et les ouvriers⁶. Pour les uns, cet « ouvrier-machine » est l'expression de l'abrutissement des ouvriers assignés au service des machines et dépossédés de leur travail mais pour d'autres il est au contraire une quintessence du travail dont la machine est devenue le prolongement, voire le perfectionnement, du corps ouvrier à l'ouvrage. Cette perception idéalisée trouve une suite, dans le courant du XIX^e siècle, parmi ces ingénieurs qui rêvent d'optimiser le rendement du travail ouvrier par une organisation scientifique du travail. Avant Taylor et Ford, l'ouvrier comparé à une machine à vapeur devient un « moteur-humain » dont le rendement énergétique doit pouvoir être étudié selon les principes de la thermodynamique. Si cette thermodynamique humaine, étudiée par exemple par Gustave-Adolphe Hirn au milieu du XIX^e siècle, reste purement théorique, au début du XX^e siècle les travaux de physiologie du travail sur la « machine humaine » débouchent sur des recommandations concrètes à propos de l'organisation du travail comme le système Amar en France et le système Taylor outre-atlantique⁷.

Pour les ouvriers, tels ceux de Renault qui se mettent en grève en 1913 contre l'introduction dans leur usine de la « fameuse méthode Taylor »⁸, ces rêves d'ingénieur pour domestiquer leur travail ont tout d'un cauchemar, d'une dystopie. Ces ouvriers mécaniciens de Renault accusent le chronométrage de réduire l'ouvrier à « l'état de brute » jusqu'à ce qu'« une usure prématurée » ne les conduisent au cimetière. Cet abrutissement de l'homme asservi par la machine est également la critique adressée au fordisme par Chaplin dans la désormais célèbre scène des *Temps moderne* où Charlot est littéralement happé par la chaîne de production. C'est lui encore qui est pointé dans la formule « métro,

⁴ François Jarrige, *Technocritiques: Du refus des machines à la contestation des technosciences*, La Découverte, Paris, 2014. Robert Belot et Laurent Heyberger (dir.), *Prométhée et son double : craintes, peurs et réserves face à la technologie*, Editions Alphil, Neuchâtel, 2010.

⁵ Florent Le Bot, Olivier Dard, Claude Didry, Camille Dupuy et Cédric Perrin (dir.), dossier « L'Homme-Machine (1) - Le travailleur-machine », *L'Homme & la Société*, n° 205, 2017.

⁶ F. Jarrige, « L'invention de 'l'ouvrier-machine' : esclave aliéné ou pure intelligence au début de l'ère industrielle ? », *L'Homme & la Société*, n° 205, 2017, p. 25-52.

⁷ Barthélémy Durrive, « Deux ouvriers-machine, avant et après Taylor », *L'Homme & la Société*, n° 205, 2017, p. 53-86.

⁸ L'expression apparaît sur un tract diffusé par l'Union corporative des ouvriers mécaniciens pour appeler à la grève dans les usines Renault.

boulot, dodo » inspiré d'un poème de 1951 de Pierre Béarn où celui-ci dépeint le « morne jour » des couleurs d'usine où le travailleur « pointe » pour « gagner ainsi le salaire »⁹. Dès le début du XIX^e siècle, chartistes, luddistes et premiers socialistes se sont inquiétés des excès d'un développement mal maîtrisé du machinisme. Imprégné de la lecture de ces prédécesseurs, tout en prétendant les dépasser dans la mise au point d'un socialisme scientifique, l'allemand Karl Marx décrit l'exploitation des travailleurs, hommes, femmes et enfants¹⁰, par le capital investi dans les machines. La machine dévalorise le travail qualifié des ouvriers et artisans qui tombent dans le prolétariat et les familles ouvrières réduites à placer les enfants au travail sont détruites par cette logique aliénante.

La lutte des ouvriers de Renault contre la diffusion de l'organisation scientifique de leur travail se situe dans le contexte d'une Troisième République, économiquement libérale, faiblement à l'écoute de leurs revendications et à la politique sociale modeste, mais acquise aux bienfaits de la science et du progrès technique, autrement dit au scientisme. Les manuels scolaires de cette période inscrivent scientifiques et inventeurs dans le panthéon du roman national et glorifient un progrès scientifique et technique libérateur. Les jeunes enfants doivent apprendre à aimer leur patrie et la République qui diffuse le progrès jusque dans les campagnes au profit de ses citoyens. Français, mais aussi Anglais, Belges, Allemands et Néerlandais, sûrs de la supériorité de leur culture se proposent d'apporter leurs machines et le progrès technique aux mondes extra-européens, ou plutôt l'impose dans la colonisation. Le colonisateur justifiait l'appropriation des terres en apportant l'électricité et le chemin de fer aux peuples réputés mineurs d'Asie et d'Afrique. Ailleurs en Europe, notamment en Italie, les artistes futuristes comme Filippo Marinetti exaltent la vitesse et les machines jusqu'à assumer leur potentiel de violence au risque de passer *a posteriori* pour des prophètes de malheur. En effet, quelques années plus tard seulement, la Première Guerre mondiale ne tarde pas à démontrer la puissance destructrice et meurtrière des machines de guerre des sociétés industrielles. En se découvrant mortelles, comme l'affirma Paul Valéry en 1936, les civilisations devaient brutalement renoncer à l'utopie scientiste d'un progrès technique conduisant l'humanité vers le bonheur¹¹.

Machines et robots : grande et petite peur des conservateurs

L'imprimeur hollandais de La Mettrie avait semble-t-il bien mesuré la charge morale, religieuse et politique du sujet. Sans doute pour se prémunir des foudres de la censure et de l'Eglise, il fait précéder le texte de *L'Homme-Machine* d'un avertissement dans lequel il évoque toutes les tentatives pour renverser la religion, se demande ensuite « Pourquoi être si attentif, et si alerte à supprimer les Arguments contraires aux Idées de la Divinité et de la Religion? » puis, prenant prudemment ses distances avec eux, il « compare les Athées à ces Géans qui voulurent escalader les cieux : ils auront toujours le même sort »¹².

⁹ Pierre Béarn, *Couleurs d'usine*, Seghers, Paris, 1951.

¹⁰ Claude Didry, "L'enfant-machine. Note sur la fabrique et la machinerie dans Le Capital », *L'Homme et la Société*, n° 205, 2017, p. 133-151.

¹¹ Paul Valéry, *Variété III*, Gallimard, Paris, 1936.

¹² Julien Offray de la Mettrie, *op. cit.*

Quoique pour des raisons différentes des ouvriers briseurs de machine, de certains socialistes utopistes ou *a fortiori* des marxistes, les milieux chrétiens, qu'ils soient catholiques ou protestants en Europe de l'Ouest, s'inquiètent aussi des développements du machinisme. C'est parmi eux que se construit une critique antimoderne de la machine, romantique ou conservatrice, voire franchement réactionnaire. L'écrivain et critique d'art anglais John Ruskin propose une critique, plus morale qu'économique, du capitalisme industriel libéral qui s'éloigne de l'éthique du travail qu'il attribue aux anciennes corporations de métiers médiévales. Son compatriote Samuel Butler invente un univers dystopique où les machines finiront fatalement par prendre le dessus sur les hommes, sauf à les détruire avant¹³. Ces regards amers et nostalgiques portés sur ce nouvel ordre industriel qui se déploie sous leurs yeux conduit une partie de ces auteurs vers des contre-utopies qui opposent à un futur mécanisé le passé idéalisé d'un travail manuel. Ces utopies peuvent être qualifiées de réactionnaires puisqu'elles proposent de réagir à un présent qu'elle rejette et à un avenir qu'elle redoute par un retour à la tradition héritée du passé. Elles inspirent la propagande, parfois plus que la réalité des politiques économiques, des régimes autoritaires traditionalistes du XX^e siècle : le régime de Vichy en France, l'Espagne de Franco, l'*Estado novo* du Portugal de Salazar¹⁴. L'artisan devient la figure idéal du travailleur manuel mais c'est un artisan qui n'existe plus guère que dans l'imaginaire des traditionalistes qui négligent la réalité de l'évolution d'un artisanat qui s'est adapté et a adopté les machines.

Au milieu du XX^e siècle, l'écrivain catholique Georges Bernanos déplore vigoureusement le « moderne Messianisme » de « l'homme des machines » qui place le progrès dans la technique plutôt que dans l'homme¹⁵. Le monarchiste, qui a rompu avec les milieux maurassiens dès avant la publication des *Grands cimetières sous la lune* et refuse l'étiquette de conservateur, dénonce le cupidité des « imbéciles » asservi à l'efficacité de ce que les machines peuvent produire et appelle à une révolte de l'Esprit contre la fascination pour la technique du capitalisme anglo-saxon. Ce n'est guère avant la fin du XX^e siècle que Bernanos commença à être considéré comme un précurseur de la décroissance ou de l'écologie, notamment par quelques auteurs catholiques. Dans le contexte de l'après-guerre puis de la croissance retrouvée, son livre fut largement ignoré par les tenants du productivisme qui, comme Jean Fourastié, place de nouveau dans le progrès technique « le Grand espoir du XX^e siècle »¹⁶. De plus, tous les intellectuels catholiques ne partagent pas

¹³ Samuel Butler, *Détruisons les machines*, Le Pas de Côté, Vierzon, 2013 (« Darwin among the machine » et « The Book of the Machines », 1863 et 1872 pour les éditions d'origine en anglais).

¹⁴ Cédric Perrin, « Un ordre économique sans machine ? Penser et repenser l'artisanat et la société française au XX^e siècle », *L'Homme et la Société*, n° 205, 2017, p. 185-209.

¹⁵ Olivier Dard, « 'L'homme des machines' de Georges Bernanos », *L'Homme et la Société*, n° 205, 2017, p. 87-107. Georges Bernanos, *La France contre les robots*, Le Castor astral, Bordeaux, 2009 (Première édition 1947).

¹⁶ Jean Fourastié, *Le grand espoir du XX^e siècle. Progrès technique, progrès économique, progrès social*, PUF, Paris, 1949.

l'analyse de Bernanos. Emmanuel Mounier notamment ironise sur la « petite peur » de ceux que leur siècle affole¹⁷.

Du productivisme aux idéologies du numérique

Le productivisme fut l'utopie technicienne des Trente glorieuses. Les grands commis de l'Etat, dont Jean Fourastié, sont les très actifs promoteurs d'un nouveau paradigme technique qui doit moderniser la France et fonder l'expansion de son économie. Ils multiplient les publications pour diffuser leur vision du futur de la nation. Ils s'emploient aussi à désarmer les critiques et les alternatives¹⁸. Refuser la modernité techno-industrielle qu'ils construisent est préférer le passé à l'avenir, vouloir renvoyer le pays à l'âge des bougies ou des cavernes, au Moyen-âge voire à la préhistoire. A cet égard, le passéisme rétrograde de Vichy fut une référence commode pour déconsidérer les oppositions en renvoyant celles-ci au souvenir douloureux du régime honni. Les critiques du mouvement écologique naissant contre les grands projets d'aménagement des rivières, des montagnes ou des littoraux ou contre le développement du nucléaire, celles également des prémisses de l'agriculture biologique contre le productivisme agricole eurent ainsi bien du mal à se faire entendre¹⁹. Tous passèrent ou pour de doux rêveurs déconnectés de la réalité ou pour de dangereux rétrogrades. Cette (im-)posture fut elle aussi critiquée. Dans les années 1960, dans de vifs échanges à propos de la cybernétique par exemple, les situationnistes Henri Lefebvre et Raoul Vaneigem taxèrent les élites technocratiques du moment, Jean Fourastié et Louis Armand notamment, de « canaille cybernéticienne » et de « chiens de garde du futur » au service de l'exploitation de l'homme par le capitalisme²⁰. Les espoirs suscités par les premiers développements de l'informatique et leur critique trouvent un écho dans ceux alimentés aujourd'hui par le numérique.

Depuis la fin du XX^e siècle le numérique est devenu la nouvelle formule magique à la mode, le mantra du nouveau monde, la solution technique miraculeuse à tous nos problèmes²¹. Il est le nouvel horizon d'attente de la « start-up nation »²² et ceux qui ne s'inscrivent pas dans cette « révolution » forcément incontournable se trouvent ringardisés, comme l'étaient les voies divergentes des Trente glorieuses. Il ne s'agit pas ici de mesurer les potentialités, réelles ou surévaluées, attribuées aux outils informatiques mais de ne pas être dupe de ce que les discours enthousiastes sur le numérique sont aussi

¹⁷ Emmanuel Mounier, *La petite peur du XX^e siècle*, Editions de la Baconnière, Neuchâtel, Seuil, Paris, 1948.

¹⁸ Céline Pessis, Sezin Topçu et Christophe Bonneuil (dir.), *Une autre histoire des Trente Glorieuses : modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, La Découverte, Paris, 2013.

¹⁹ Sezin Topçu, *La France nucléaire. L'art de gouverner une technologie contestée*, Seuil, Paris, 2013. Jacques Caplat, *L'agriculture biologique pour nourrir l'humanité. Démonstration*, Actes Sud, 2012

²⁰ Alexandre Moatti, « Vocabulaire et controverses autour de la cybernétique et du transhumain, années 1960-1970 », *L'Homme et la Société*, n° 205, 2017, p. 110-131.

²¹ Alexandre Moatti, « Pour une critique *raisonnée* de la technique et de l'Internet », *Commentaire*, vol. 154, no. 2, 2016, p. 398-400.

²² Avant d'être appliquée à la France d'Emmanuel Macron, l'expression désigna d'abord l'essor de l'économie israélienne dans les années 2000 : Dan Senor, Saul Singer, *Start-up nation : the story of Israel's economic miracle*, McClelland & Stewart, First Edition, 2008.

une idéologie, qui doit être considérée comme telle et non comme une expertise technique neutre, une donnée évidente ou une évolution inéluctable qui s'imposerait naturellement à tous²³. La « révolution numérique » est la nouvelle peau du capitalisme²⁴. Les prophéties prométhéennes accolées au numérique masquent la réalité des tensions et des conflits que ces nouvelles technologies peuvent engendrer, les problèmes qu'ils créent, par exemple sur l'environnement, les inégalités économiques, spatiales et sociales qui les accompagnent, la mise sous surveillance des individus et de nos libertés. A cet égard, le numérique aussi est une utopie mais qui pourrait tout aussi bien être une dystopie, selon ce que nous en ferons.

²³ Voir le dossier « Sauvés par la révolution numérique ? », *Revue Projet*, n° 349, 2015.

²⁴ O. Dard, C. Didry, F. Le Bot et C. Perrin (dir.), dossier « Les mille peaux du capitalisme », *L'Homme et la Société*, n° 193/194 & n°195/196, 2014 & 2015.